

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N^o 20

15 OCTOBRE 1889.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

AVANT-PROPOS.

La République a beau fonctionner depuis tantôt vingt ans le cléricalisme poursuit toujours sourdement son œuvre néfaste. Il affecte bien de demander la liberté de conscience pour tous, mais le cléricalisme lui, ne cesse d'opprimer les consciences.

Pour le clérical, en effet, la liberté de conscience, c'est le droit de forcer tout le monde à professer son opinion à lui clérical, à l'exclusion de tout autre ; c'est là, on en conviendra, une singulière façon d'entendre la liberté :

Vouloir tout pour soi, et ne rien accorder aux autres.

Les honnêtes gens ne peuvent certainement professer de pareilles maximes, ils pensent avec raison que sauvegarder la liberté de conscience, c'est plus qu'un droit, c'est un devoir sacré qui incombe à chacun.

C'est pourquoi, au moment où le cléricalisme tente un dernier assaut pour enrayer, si c'est possible, les idées de progrès, nous jugeons utile de publier une sorte de

Précis Historique de l'Intolérance religieuse à travers les siècles.

On y verra que toutes les religions sont mauvaises, parce qu'elles n'ont servi que d'instruments de domination entre les mains des prêtres pour maintenir sous le joug les masses populaires, afin de pouvoir les conduire comme un vil bétail, pour le plus grand profit de quelques-uns.

Nous espérons que notre étude prouvera bien mieux qu'un long traité que l'intolérance religieuse a toujours brisé toutes les velléités de résistance, qu'elle a anéanti toute la liberté, qu'elle a abêti et abruti l'espèce humaine, qu'enfin les massacres pour cause de religion ont fait couler des flots de sang, bien plus de sang que les plus terribles guerres et les plus meur-

rières. Si comme nous osons l'espérer, notre travail peut faire quelque bien et aider en quoi que ce soit le mouvement en faveur de la tolérance, nous serons heureux de l'avoir mis au jour et suffisamment récompensé de nos peines.

Le plan adopté pour notre œuvre est des plus simple, il comporte quatre grandes divisions :

La première comprend des généralités instructives, *la seconde* décrit l'histoire de l'Intolérance religieuse depuis l'origine des civilisations jusqu'au xv^e siècle, tandis que *la troisième partie* poursuit la même histoire et la conduit jusqu'à nos jours; enfin, *la dernière partie* donne, sous forme de conclusions générales, un résumé de l'intolérance religieuse à travers les siècles.

Comme complément de ce travail nous donnerons ultérieurement : LES MARTYRS DE LA LIBRE PENSÉE.

Principes et Définitions.

CHAPITRE PREMIER. — GÉNÉRALITÉS. — LA CONSCIENCE.

Aussi haut que l'on remonte dans l'histoire des civilisations, on y voit que la liberté de conscience a toujours été opprimée ; cependant si une liberté doit être sacrée, c'est à coup sûr cette liberté primordiale ; mais, hélas, ce n'est pas d'hier que date la cynique formule : LA FORCE PRIME LE DROIT.

Elle apparaît à l'origine même des sociétés, avant l'aurore des civilisations.

De toutes les sociétés, la mieux organisée, la mieux gouvernée, c'est *la Famille*, parce que le gouvernement, le pouvoir y est à la fois actif, ne trouvant aucune résistance systématique, et dévoué parce qu'il repose sur l'affection et l'amour des siens.

La famille peut jouir de la liberté, parce que les garanties de celle-ci résident dans le pouvoir lui-même, dans le chef qui, aimant et voulant se faire aimer des siens, ne veut commettre aucune injustice et se sacrifie toujours pour leur bonheur (1.)

Quand la famille grandit et devient clan, tribu, le caractère du pouvoir commence à s'altérer, l'affection naturelle qui pouvait servir de frein à ce pouvoir s'amointrit, et c'est en dehors de lui-même qu'il faut chercher des garanties de liberté.

Aussi dès qu'une réunion d'hommes, pour si restreinte qu'on la suppose,

(1) La famille constitue à chacun de nous, une sorte de royauté et le fait chef de dynastie. — EUG. PELLETAN, *Nouvelles heures de travail*, p. 348.

se fut constituée, l'un de ses membres voulut en être le chef et son pouvoir ne fut plus paternel, il devint bientôt abusif, excessif, despotique même, c'est là, du reste, la marche ordinaire et logique de la tyrannie.

Pour conserver ce pouvoir et l'augmenter sans cesse, le chef s'efforça de diviser entre eux les membres de cette société naissante et de se faire des partisans des uns, tandis que les autres cherchaient à se précautionner contre les envahissements du pouvoir. La bonne harmonie, l'équilibre était dès lors rompu dans cette société, il y eut bientôt lutte et qui dit lutte dit oppression, car le plus fort, le vainqueur abuse de son pouvoir pour imposer au plus faible, au vaincu, ses volontés, ses idées, ses croyances, sa religion. Dès ce jour la liberté de conscience est détruite, elle n'existe plus, elle est bien morte.

Or, comme un des instincts de l'homme est de faire du prosélytisme, le vainqueur essaie de convaincre le vaincu ; par la persuasion d'abord, mais celle-ci jugée bientôt inefficace est vite remplacée par la force, c'est-à-dire que le guerrier se substitue à bref délai à l'apôtre et depuis l'origine des sociétés, la guerre allumée n'a jamais pu être éteinte.

L'homme primitif s'est d'abord battu pour vivre, pour défendre sa famille, ses biens, son clan ; puis le sol sur lequel il vivait devenant insuffisant, l'homme a guerroyé pour piller et conquérir l'espace ; arrivé enfin à un état relatif de civilisation, il a combattu pour ses idées, ses croyances, sa religion, pour la forme de son gouvernement, mais en somme, c'est toujours pour sa liberté, rien que pour sa liberté, qu'il a pris les armes.

Jusque dans ces temps modernes, de toutes les guerres celles dites *religieuses* ont eu un caractère d'âpreté, de férocité et de sauvagerie inouï, le lecteur va bientôt pouvoir s'en convaincre ; aussi leur disparition serait un grand bienfait pour l'humanité.

Si donc, nous pouvions faire admettre dans nos institutions, la liberté de conscience pleine et entière, ce serait là un grand pas fait en avant, un grand progrès accompli.

Si cette liberté, la plus sacrée de toutes, pouvait s'implanter dans nos mœurs, elle amènerait certainement dans les esprits le calme et la tolérance, c'est-à-dire la fin des luttes, des dissensions et des guerres religieuses qui ont désolé le monde. Cette première liberté une fois acquise, les autres viendraient d'elles-mêmes comme par surcroît se grouper autour de cette première liberté ; mais n'anticipons pas sur des idées qui trouveront mieux leur développement dans nos conclusions générales ; là elles frapperont plus vivement l'imagination du lecteur et porteront plus sûrement leurs fruits, alors qu'il aura lu la longue suite de misères et de maux que l'intolérance religieuse a causés chez tous les peuples et dans tous les siècles.

Nous terminerons donc le présent chapitre en définissant le terme de conscience appelé à revenir si fréquemment sous notre plume.

Qu'entend-on exactement par ce mot :

La conscience est une faculté par laquelle l'esprit humain se perçoit, se connaît lui-même; aussi nomme-t-on également cette faculté : SENS INTIME.

L'homme en venant au monde possède-t-il ce principe?

On admet généralement que l'être humain en naissant n'apporte avec lui aucun principe dans l'ordre moral, mais qu'il est susceptible de les recevoir tous. Son tempérament propre pourra rendre tel individu plus enclin à certaines qualités ou à certains défauts, mais l'éducation, l'instruction modifieront certainement ces qualités ou ces défauts.

La première proposition, que l'homme en naissant n'apporte avec lui aucun principe moral, est très discutable aujourd'hui surtout que dans l'ordre physique, dans l'organisme animal, on admet l'atavisme; dès lors, nous ne voyons pas pourquoi on ne l'admettrait pas dans l'ordre intellectuel et moral, surtout si nous admettons la réincarnation; mais ce n'est pas le lieu de discuter ici cette question, nous avons voulu seulement éveiller l'attention du lecteur sur ce fait important qui pourrait avoir de graves conséquences à des points de vue divers et pour le cas spécial qui nous occupe, nous dirons que si on admettait l'atavisme moral, la réincarnation, les enfants pourraient naître avec plus ou moins de conscience, c'est-à-dire avec une conscience plus ou moins rigide, car il n'est pas hors de propos de remarquer ici que la dose de conscience chez les individus est extrêmement variable, et cela dès l'âge de raison; cela tient à l'influence des milieux et peut-être aussi à l'antériorité de l'âme de l'individu.

Quoi qu'il en soit, si l'homme ne naît point avec ce sens intime que nous nommons conscience, une morale pure, quel que soit du reste le nom qu'elle porte, pourra toujours façonner sa nature et lui donner cette qualité essentielle indispensable : la conscience ou en développer les germes, s'ils existent à l'état latent chez l'individu.

Enfin ce même terme se prend dans une toute autre acception; il signifie aussi *sens moral*, mais nous n'avons pas à nous en occuper ici.

L'intolérance religieuse à travers les siècles

CHAPITRE II. — LIBERTÉ DE CONSCIENCE; LIBERTÉ DES CULTES

Connaissant bien la signification de ce mot : conscience, il nous faut maintenant définir ce qu'on entend par *Liberté de conscience* : c'est le droit que possèdent tous les citoyens d'un pays de croire à un Dieu ou de ne croire à rien du tout, d'adopter les opinions religieuses ou philosophiques qu'ils

croient conformes à la vérité et de ne pouvoir être contraints à cacher leurs opinions ou à faire des actes contraires à leur croyances, de se réunir pour pratiquer celles-ci dans un local destiné à cet usage. C'est même cette entrave apportée à l'exercice d'un culte qui fait que bien des gens confondent et considèrent à tort, comme synonymes les deux expressions suivantes :

Liberté de conscience, Liberté des cultes.

Celle-ci est bien différente de la première et a une autre signification : c'est en effet le droit que les sectateurs d'une religion ont d'exercer leur culte sous la surveillance de l'autorité qui peut en restreindre toutes les manifestations pouvant porter atteinte aux droits d'autrui ou de nature à troubler l'ordre public.

Cette liberté même restreinte, comme on vient de le voir, n'est pas accordée dans tous les pays.

En résumé, *la liberté de conscience* est la faculté qu'on a de croire à ce que l'on veut ou à ne croire même à rien du tout, et *la liberté des cultes* de pratiquer un culte quelconque dans les limites imposées par le gouvernement des États.

En France, depuis le commencement du XIX^e siècle, on a, à peu près complète, la liberté de conscience; on peut y croire à ce que l'on veut et même ne croire à rien; il n'en était pas ainsi antérieurement, tant s'en faut, comme le lecteur ne pourra que trop le constater en poursuivant la lecture de notre travail.

Nous venons de dire que, dans notre pays, la liberté de conscience est aujourd'hui à peu près complète; ceci demande une explication.

En droit, depuis la Révolution, la liberté de conscience est complète, mais en fait, suivant les gouvernements établis, la religion catholique, apostolique et romaine, qui était autrefois la religion de la plus grande partie des Français, a toujours eu un caractère de religion d'État, de religion officielle, ce qui lui a permis d'exercer une pression et d'avoir une sorte de suprématie sur les autres religions, de sorte que les sectateurs des autres croyances religieuses étaient tenus pour ainsi dire, dans une sorte d'infériorité mais depuis 1875, cette nuance que nous venons d'indiquer tend de plus en plus à s'effacer, à disparaître, de sorte qu'aujourd'hui dans presque toutes les parties de la France on peut dire à la rigueur que la liberté de conscience est à peu près complète.

Il en est de même pour la liberté des cultes; à cette différence près que les cultes salariés par l'État passent en quelque sorte pour des cultes officiels et jouissent partout d'une plus grande liberté, d'une plus grande con-

sidération, tout au moins, que ceux qui ne reçoivent aucun salaire de l'État.

Donc la liberté des cultes ne sera réelle, pleine, effective, complète que le jour où seront séparés définitivement l'État et les Églises, c'est là un fait incontestable.

Du reste cette séparation est absolument nécessaire pour l'indépendance et la dignité des églises, à l'égalité des églises entre elles, à la fondation de nouvelles religions s'il y a lieu, enfin à une équitable répartition de l'impôt. Il est immoral de faire payer un impôt pour salarier le clergé, à un homme qui n'emploie aucun prêtre ; il y a donc lieu de supprimer dans un avenir prochain le Concordat.

Grâce à celui-ci, l'État a le droit de surveiller l'Église, de nommer les évêques, et les curés ; l'État entretient aussi les édifices du culte ; suivant les localités, il autorise ou il interdit des mascarades dénommées *processions* ; il accorde ou refuse les réunions de synodes ou conciles, des ouvertures de chapelles, des fondations de communautés ou congrégations religieuses etc., etc. ; enfin l'État s'immisce dans tant d'affaires religieuses et cela à cause du budget des cultes, qu'évidemment on ne peut pas dire qu'en France, la véritable liberté des cultes existe. — Il faut donc, pour arriver à ce que l'État puisse donner cette liberté pleine et entière qui est si intimement liée à la liberté de conscience, il faut que l'État arrive à se séparer entièrement de toutes les églises, chacun reprenant ainsi sa liberté d'action, l'État ne se mêlera plus de culte et l'Église de politique ; il arrivera ainsi que les militaires feront la guerre et les curés la procession ; voilà la vraie liberté.

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

RÉPONSE AU PASTEUR SABATIER

Monsieur Leymarie. — A la date du dimanche, 22 septembre 1889, il a paru dans le *Journal de Genève* un article intitulé : Congrès des spirites et spiritisme. Cet article signé d'un nom avantageusement connu, A. Sabatier, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris, n'est guère, sous une forme très courtoise, qu'un long tissu d'inexactitudes. J'en ai écrit au journal de Genève qui n'a point tenu compte de ma lettre. La voici ; vous l'insérerez dans la *Revue Spirite*, si vous le jugez convenable ; vous aurez soin d'adresser le numéro la contenant, à M. Sabatier.

Dans son article : Congrès des spirites et spiritisme, votre savant collaborateur A. S. s'exprime en ces termes : « Le spiritisme a cela de fâcheux qu'influencent respectable chez ses adeptes naïfs et ignorants, il est singulièrement louche et équivoque dans ce que l'on pourrait appeler son clergé. »

Si je ne me trompe, cette phrase signifie à peu près ceci : les spirites, dans leur ensemble, forment deux catégories : les naïfs et les ignorants, autrement dit les dupes et les roués, c'est-à-dire les dupeurs. Une pareille assertion, Monsieur le Directeur, n'est rien moins qu'exacte. S'il y a parmi les spirites — et dans quelle catégorie de citoyens ne retrouve-t-on pas ces deux espèces d'hommes? s'il y a parmi les spirites des trompeurs et des trompés, il y en a beaucoup aussi, je crois pouvoir dire l'immense majorité, qui ne sont ni des sots ni des jongleurs. Est-il besoin de rappeler que Mme de Girardin et Victor Hugo croyaient à la possibilité, mieux que cela à la réalité des communications entre les vivants et les morts? Que Victorien Sardou, Eug. Nus, et tant d'autres, écrivains et penseurs éminents y croient? N'avons-nous pas vu, en Angleterre, des savants comme Alfred Russel Wallace et William Crookes, étudier les phénomènes du spiritisme, et, après de longues et patientes recherches, conclure à leur réalité? Voici les propres paroles de A. Russel Wallace : « Les faits me convainquirent. Ils me forcèrent de les accepter comme faits, longtemps avant que je pusse en accepter l'explication spirituelle. »

Un tel témoignage, dans une telle bouche, a une valeur d'autant plus considérable que Wallace était un matérialiste endurci, convaincu qu'il n'y avait place dans le monde que pour la matière et ses transformations. Pour qu'il en soit arrivé à se poser en défenseur de faits et d'idées qui détruisaient de fond en comble ses idées néantistes, on a dû lui fournir, de l'existence des esprits, des preuves dont l'évidence fût incontestable.

Remarquons, car la chose a son importance, qu'en commençant ses observations, il était, comme tant d'autres, persuadé qu'il n'y avait dans les phénomènes supposés spirites que d'ingénieux tour de passe-passe qu'il s'agissait de découvrir et de dévoiler pour mettre enfin un terme à une exploitation scandaleuse de la crédulité publique. Or, ainsi qu'on vient de le voir, et contrairement à ses prévisions, il se trouva tout à coup en présence d'une vérité qui bouleversait toutes ses conceptions antérieures.

En Amérique, de même qu'en Angleterre, des savants de très grand mérite, adversaires décidés d'une croyance qui leur apparaissait comme une honteuse superstition, avaient dû, vaincus par l'évidence, reconnaître la vérité des faits et de leur explication.

Si je rappelle ces choses, c'est parce que dans une question qui, malgré son étrangeté, est cependant toute d'observation, l'opinion des savants s'impose plus fortement aux esprits non prévenus. Mais indépendamment des savants proprement dits, qui partout sont l'exception, le spiritisme recrute ses plus nombreux adhérents dans les classes aisées et instruites. C'est un journal religieux *Le Semeur*, si je ne me trompe, qui le constatait,

il y a quelque deux à trois ans. Or, lorsque des hommes de talent ou de génie, après avoir nié la possibilité, et plus encore la réalité de certains phénomènes, en viennent après une étude attentive, à en affirmer l'existence; lorsque, d'autre part, des personnes intelligentes, cultivées, témoignent, par centaine de mille en faveur de l'existence des mêmes phénomènes, dans ce cas, on peut bien suspendre son jugement; mais vouloir tout réduire à des illusions, fussent-elles mille fois respectables, et à une vaste exploitation de la bêtise humaine, c'est pousser les choses à l'extrême. Et que deviendrait alors la valeur du témoignage humain? Il est vrai que M. A. S. n'a rien dit des recherches des savants, ni de celles des innombrables observateurs qui, sans être des savants au sens propre du mot, ont cependant, comme eux, conclu, sur preuves et non pas à la légère, à la réalité des communications entre les vivants et les morts.

Quand, d'autre part, M. A. S. dit que « l'idée que les spirites se font des esprits est exactement celle que s'en faisaient les premiers hommes et que s'en font encore les sauvages, vraiment alors, c'est à n'y plus rien comprendre du tout. J'ai entendu un jour un des élèves de M. A. S. me dire qu'il est peut-être de tous ceux qui étudient la Bible, celui qui connaît le mieux Saint Paul. Or, ou je me trompe fort, ou Saint Paul a quelque part parlé d'un corps spirituel qui pourrait fort bien ne pas différer essentiellement de cette « enveloppe lumineuse faite d'une matière éthérée » que les spirites donnent à l'âme dégagée du corps. Mais, sans parler de Saint Paul, est-ce que les plus grands philosophes de l'antiquité ne croyaient pas à cette enveloppe de l'âme? Pourquoi donc venir nous parler des sauvages et des premiers hommes, et de ceux-là seulement? c'est bien mal servir la vérité.

Je n'insiste pas, Monsieur le Directeur; j'en ai dit assez pour montrer que M. A. S. a laissé dans l'ombre, involontairement, j'en suis convaincu, ceux des faits et des témoignages spirites qui plaident le plus fort en faveur de la vérité du spiritisme. Quel plus imposant concert d'affirmations pourrait-on exiger que celles de ces savants jointes à celles de ces centaines de mille personnes instruites qui, sur tous les points du globe, sans s'être donné le mot, sont arrivés à des résultats identiques, et y sont arrivés, non pas en suite de vaines spéculations, mais par de lentes et patientes observations!

Je le répète, on peut refuser son adhésion au principe fondamental du spiritisme; la communication entre les vivants et les morts, même après les attestations des expérimentateurs sans nombre qui, malgré leurs préventions et leur parti-pris de négation, ont dû, vaincus par l'évidence, rendre hommage à la vérité. Mais a-t-on le droit, en présence d'une manifestation aussi puissante, de tout rejeter, purement et simplement?

Il s'agit ici d'une question de vérité et de justice, Monsieur le Directeur;

aussi ne refuserez-vous pas d'insérer ces quelques observations, dans un des prochains numéros du *Journal de Genève*.

Veuillez agréer, etc.

Je me réjouis fort, Monsieur Leymarie, avec tous les amis du spiritisme, du beau succès remporté par le Congrès. Cela montre une fois de plus que pour pouvoir, il ne faut que vouloir. Je souhaite que dorénavant on VEUILLE davantage, afin que toutes les bonnes résolutions prises se réalisent pour le plus grand bien de notre pauvre humanité.

Avec mes salutations empressées,

D. METZGER

INFLUENCES OCCULTES, ESSAIM D'ABEILLES, APPARITION

Sorèze, 3 septembre 1889.

Éloignée de tout centre spirite, éloignée surtout de Paris où vont se grouper en nombre des hommes dont l'opinion, le langage et le talent font autorité dans la doctrine qui nous est chère, que peut, hélas! ma faible voix partant du fond d'une province, d'un pays où quelques rayons de vérité arrivent à peine, comme arrive dans les mauvais jours la lueur incertaine d'une froide aurore?

Je n'ai que des vœux à former en faveur du grand mouvement qui s'opère; et si ces messieurs veulent bien les recevoir, je serai heureuse autant que fière de leur communiquer certains faits à l'appui des principes que nous affirmons.

L'œuvre qu'ils entreprennent est digne d'eux, digne de leur expérience et de leur savoir, car cette œuvre est destinée à faire entrer le monde dans une voie nouvelle. Ayant compris le plan du maître que la providence avait suscité, ils ont su voir venir, à travers les siècles, l'heure qui va sonner le réveil des peuples, l'heure de la justice et de la liberté. Leur zèle infatigable, appelé à donner le branle à toutes les nations, proclamera l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme : indéniables vérités, force suprême à laquelle les nobles cœurs aspirent.

Je me joins en esprit à vos efforts, Messieurs et chers frères; j'applaudis à vos travaux et, m'identifiant avec vous, je viens vous exprimer les regrets que j'éprouve de ne pouvoir être des vôtres matériellement, comme je le suis moralement. Si je ne puis que m'effacer devant ce congrès spirite et spiritualiste, qui promet tant de bien, vous me permettrez de vous signaler des besoins impérieux qui se font sentir. Répondre à ces besoins serait jeter, ce me semble, une semence féconde et salubre, propre à donner d'excellents fruits.

Il s'agit d'abord, par suite de l'état actuel des esprits, d'apprendre à distinguer les maladies psychiques des maladies purement matérielles; puis, de savoir appliquer les forces magnétiques avec intelligence et en connaissance de cause.

INFLUENCES OCCULTES

L'ignorance dans laquelle on se plait à l'égard des maladies psychiques, laisse sans ressource beaucoup de malades. Combien j'en vois mourir qu'un traitement magnético-spirite pourrait sauver! Mais on préfère en rire que s'y soumettre, et demeurer infirme, si l'on ne meurt pas. Des crisiaques aiment mieux s'abandonner à l'Esprit qui les torture que demander secours à des spirites, ces possédés! et les malheureux ne se doutent pas qu'ils sont, eux, les vrais possédés.

Quelques bons paysans, seulement, ont la foi et veulent guérir.

La foi aveugle, ou plutôt une vague intuition de la vérité, les pousse vers nous, et cette confiance, s'unissant à des soins assidus, persévérants et réguliers, finit par vaincre des maladies opiniâtres devant lesquelles l'art médical avait échoué. Je sais que je parle à des convertis; mais si je mentionne ces faits, c'est parce que je peux en démontrer la vérité, en m'appuyant sur des phénomènes devant lesquels la négation n'est pas possible.

La doctrine spirite est féconde en enseignements, et l'on peut dire que bien des maux seraient conjurés, si les maîtres de la science, au lieu de la bafouer, cette doctrine, et de la livrer au ridicule, en sondaient les mystères pour la publier au grand jour. Le voile qu'on semble tendre obstinément sur elle s'effacerait comme le nuage chassé par le vent, quand il cache à nos yeux les rayons du soleil.

Que de richesses pour celui qui explore l'inépuisable mine du monde invisible! Ah! si l'on savait, si l'on comprenait, comme on verrait l'ironie se changer en respect, et comme on se mettrait à l'œuvre avec courage pour fouiller dans la mine à l'entrée de laquelle veillent l'ignorance et les basses passions. Le sot orgueil s'évanouirait sous le souffle divin, et le ciel nous viendrait en aide. Hélas! nous les connaissons bien, nous, spirites, les causes de tous ces maux qui affligent l'humanité; mais nous est-il permis de les combattre?

La routine et la négation, la malveillance et les préjugés ne sont-ils point là comme autant de barrières infranchissables, comme autant de remparts qui se dressent devant l'intelligence et la raison? Et pourtant les méchants Esprits poursuivent leur œuvre de destruction qui devient un vrai danger. Nous crions gare à leurs victimes, mais elles n'écourent point et passent leur chemin... Si nous allions dire à un gentleman anémié, névrosé, à un

ex-beau ramolli : « Prenez garde, Monsieur, un mauvais Esprit vous obsède, il mine vos forces, voile votre intelligence, atrophie vos membres, aigrit votre caractère, et si vous ne le chassez, il finira par vous rendre fort désagréable. » Que répondrait-il à cela ? Il hausserait les épaules et dirait : ce sont les nerfs. Toujours les nerfs ! C'est là le grand mal !... Sans doute, ils sont en jeu. C'est le moteur, le mode d'action qui s'exerce sur les organes, mais qui n'en détruit l'équilibre et l'harmonie que par le fluide impur dont l'obsesseur les pénètre.

Si je me permets d'entrer dans ces détails devant des hommes qui possèdent à fond ces matières, ce n'est que pour vous engager, Messieurs, à faire connaître à ceux qui ne sont pas initiés, la fatale influence de ces êtres inférieurs du monde invisible. Il est temps que la lumière se fasse, car l'ennemi profite de l'incrédulité et du mauvais vouloir pour lier plus étroitement ceux qui lui sont déjà soumis. Chaque jour j'en vois augmenter le nombre et c'est pourquoi je crois devoir appeler là-dessus votre attention. L'expérience est un grand maître et cette expérience m'aide à distinguer aisément les symptômes qui caractérisent cet état de chose que je suis peut-être plus à même d'observer.

Travaillons à purger la terre d'un pareil fléau, et pour cela, adressons-nous aux gens qui peuvent et veulent nous comprendre. Quant à nous, spirites, nous reconnaissons là un signe des temps, pour aider à répandre la lumière et à combattre l'incrédulité.

En dehors de l'obsession proprement dite, depuis la folie dont vainement les aliénistes cherchent le remède, il est une infinité de nuances dans l'état pathologique où l'influence des Esprits inférieurs se fait sentir. C'est, dans les lois psychiques, une étude spéciale, délicate qui réclame une intelligence pratique et une nature apte à s'assimiler ce qui paraît rationnel, indépendant de préjugés et d'idées préconçues. Mais que peut-on attendre de ces personnes qui ne peuvent détourner leur attention de ce qui préoccupe leur vie matérielle et rejettent avec dédain ce qui leur paraît anormal ? Qu'espérer de ceux qui, pour se dispenser de la moindre recherche, préfèrent voir partout des légendes ou des fictions ?

UN ESSAI D'ABEILLES

Grâce aux lois que notre philosophie révèle du magnétisme spirituel, j'ai su échapper à de graves dangers, notamment à celui qui va confirmer tout à l'heure la merveilleuse et puissante action des fluides apportés des pures régions de l'Espace.

Après trois mois d'absence, j'entrais dans ma chambre où des abeilles avaient élu domicile entre les vitres et les persiennes.

Ignorant la présence de ces hôtes laborieuses, et bien moins douces que leur miel, mon premier soin fut de courir à la fenêtre pour aérer la pièce.

Je suis encore ahurie quand j'y pense ! Une pluie de dards, semblable à une pluie de feu couvrait mon visage. Ah ! comme ces dards étaient aigus !

Je venais de briser les alvéoles de ces travailleuses et détruire l'harmonie qu'avec tant d'art elles avaient établie dans leurs rayons. Je soutins là un véritable assaut ; mais les invisibles protecteurs veillaient sur moi... Par un mouvement spontané, ou plutôt une inspiration soudaine, je passai vite les mains sur ma figure. En les y passant et repassant encore, je faisais tomber tous ces petits points noirs qui formaient un semi, et je sentis presque aussitôt l'inflammation se calmer, comme par enchantement. Un instant après, je n'avais plus rien, ni douleur, ni bouton, ni rougeur, absolument rien, aucune trace.

En expulsant les dards, je faisais, sans m'en douter, des passes magnétiques ; seulement les abeilles payèrent cher la vie qu'elles m'auraient fait perdre, si je n'avais été secouru par ces êtres dévoués qui ne nous abandonnent jamais à l'heure du danger. Ne sachant comment me débarrasser de l'essaim toujours bourdonnant dans le vide de l'embrasure où était son butin, il me vint à l'esprit de lui décocher une bonne quantité de fluide, comme on eût fait d'une décharge électrique ; et les pauvrettes, traînant les ailes, allèrent mourir dans la ruche qu'on avait apportée pour les recueillir.

Peut-être, Messieurs, ce phénomène n'est-il point nouveau pour vous et n'a-t-il à vos yeux qu'un intérêt très secondaire. Pour moi il a été une preuve irréfutable de l'intervention de nos amis célestes, puis il me rappelle ces promesses du Christ : « Celui qui croira prendra les serpents avec la main et ils ne lui feront aucun mal etc. » — C'est une force pour ma foi, comme c'en est la sanction.

Excusez-moi, Messieurs, de fixer peut-être trop longtemps votre attention ; mais il me semble que l'objet dont je vais vous entretenir un instant mérite un peu vos sympathies, car il peut aider à propager nos croyances et soulager, en même temps, ceux qui souffrent, s'ils ont assez de foi pour bénéficier, comme nous, des fluides venant des hautes régions.

FLEURS MAGNÉTISÉES

Nous avons, dans notre groupe, l'habitude de fêter nos grands Esprits. Ces jours de fête ont lieu dans la belle saison, alors que la nature est dans tout son éclat, parée de fleurs et de guirlandes.

A Toulouse, où la couronne de Flore est si resplendissante, où l'on cueille à belles-mains, pour ainsi dire, des bouquets embaumés et pleins de frai-

cheur, nous en offrons d'immenses corbeilles à nos chers guides, dans les séances particulièrement consacrées à ces fêtes où l'âme a une si large part!

Autour d'une table où s'étalent, brillantes, ces gracieuses compagnes de notre exil, nous évoquons l'esprit auquel nous venons les offrir. Aussitôt il se manifeste, et c'est par les organes flexibles d'un médium voyant, à incorporation, qu'il nous adresse quelques encourageantes paroles, après lesquelles, debout, les yeux au ciel, il implore notre père céleste à peu près en ces termes : « Dieu puissant, daignez faire descendre sur ces fleurs les fluides purs et salutaires que vous envoyez à ceux qui vous invoquent. Faites que ce fluide, dans son absolue pureté, donne à ces fleurs une vertu guérissante, une vertu qui fortifie et console, et qu'elle éloigne l'influence des mauvais Esprits.

Après cette courte prière, l'Esprit, régissant toujours le corps du médium, lance avec énergie son fluide sur les fleurs, les en sature, les tourne et retourne jusqu'à ce qu'il les ait toutes pénétrées de son influence, il fait le tour de la table, afin que les plus éloignées aient aussi leur part. Ensuite il se retire et nous rendons grâce à Dieu.

Nous faisons sécher ces fleurs à l'abri de la poussière et du soleil, nous en extrayons les tiges à cause de leur raideur, et quand nous avons besoin de fleurs, nous en faisons des sachets... A leur contact les douleurs s'apaisent presque de suite, parfois même on dirait qu'un bon ange vient les prendre et les emporte sur son aile.

Les maux de dents cèdent le plus souvent à l'influence de cette panacée qu'on emploie rarement en vain. J'ai vu se produire de merveilleux effets contre des névralgies qui, durant des mois entiers, avaient privé les malades de tout sommeil. Oui, dès l'application de ces fleurs, le calme et le sommeil sont revenus à la fois. Je les ai vues encore, ces fleurs, cicatriser certaines plaies très réfractaires à tout remède. Aussi les personnes qui ont fait usage de celui, si simple, que je signale, et celles qui en ont éprouvé l'influence bienfaisante, sont-elles obligées de convenir que nous ne sommes pas des rêveurs et que l'imagination ne peut être pour rien dans ces guérisons, surtout si elles s'opèrent directement sur la matière. — Il ne saurait en être de même de l'hypnotisme, plein de mystères, de tâtonnements et d'incertitudes, vu surtout les conditions dans lesquelles il est généralement pratiqué. A quoi songent ces expérimentateurs de profession qui, le plus souvent, adversaires acharnés de l'animisme, ne veulent voir dans leurs opérations que des manifestations cérébrales. S'ils savaient tenir compte de l'âme et comprendre quel rôle elle joue dans les phénomènes qu'ils produisent, ils ne gaspilleraient pas ainsi de précieuses facultés qui s'exercent sans profit pour personne et sans but sérieux. Tant qu'on n'aura point fait une

étude préalable et approfondie de la science spirite, jamais, au grand jamais, on ne pourra marcher dans une voie sûre; et les biens qu'on aurait pu acquérir, avec un bon guide (je parle ici d'un Esprit supérieur), ne seront que l'objet d'expériences infructueuses, qui éveillent la curiosité sans donner satisfaction à l'intelligence.

Nous savons, nous autres, que pour marcher d'un pas ferme au milieu des écueils et de l'obscurité d'un monde jeune encore, il faut la lumière d'en haut.

UNE APPARITION

Pour nous reposer maintenant de toutes ces questions pathologico-spirites, et des meilleurs moyens de combattre les causes de tant de symptômes morbides, trop souvent confondues avec les causes purement matérielles, nous allons terminer ce mémoire par une manifestation d'outre-tombe qui, selon moi, ne manque pas d'intérêt. Bien que je ne l'aie point vu de mes propres yeux, je peux en garantir l'authenticité. La personne dont je tiens les détails était (car elle aussi a quitté la terre) sérieuse, respectable, honorée, et se fût gardée, vu son âge et la considération dont elle jouissait, d'inventer une pareille histoire.

C'était un homme et un homme très instruit, archéologue distingué qui, certes, ne se doutait guère, en racontant le fait avec un étonnement voisin de la stupéfaction, qu'il confirmait ainsi deux principes spirites : Les rapports constants entre les morts et les vivants et le phénomène des apports.

Avant tout autre détail, je dois dire que ce monsieur habitait un petit village du département de l'Aude où vit encore un certain ouvrier (un charpentier) dont la matière débile dénote un organisme accessible aux communications extra-terrestres.

Je n'ai pas retenu son nom : Est-ce Jean?... Mais qu'importe le nom ! Je me dis seulement que cette frêle constitution lui mériterait celui, très expressif, que donne Eugène Sue, dans une de ses œuvres, à un personnage qui ne rappelle en rien ni les Goliath, ni les Hercule. Je l'aurais donc appelé Rabouziquet, si je n'aimais mieux, pour parler plus bref, le nommer Jean, sans être bien sûre que ce soit son vrai nom.

Passons maintenant dans le salon de M. C. : nous y voyons entrer, un beau jour, le sieur Jean, porteur d'un livre superbe qu'il présente au maître de séant, le priant d'y jeter un coup d'œil, car son érudition avait provoqué cette visite. Monsieur, lui dit-il : donnez-vous la peine d'examiner ce volume et puis je vous prierai de vérifier une page d'histoire, pour savoir si elle s'accorde avec ce qui m'arrive et que je viens vous raconter. — Peste ! lui dit M. C., quel beau livre ! et par le fait, le livre était fort beau : papier vélin, orné de fines gravures, belle édition, tranche dorée, riche reliure et recou-

vert d'un velours cramoisi, en guise de fourreau. C'était, en un mot, un livre de luxe qui semblait dans les mains de cet amateur une rose dans les chardons. Qui donc t'a donné ce livre ? reprend M. C. Ici, dans le village, il n'est personne qui ait pu faire cette emplette. — C'est moi-même, Monsieur, qui l'ai acheté. — Comment, toi ! mais c'est cher pour ta bourse... Oui, sans doute, c'est cher, mais je n'y regrette pas l'argent et, à ma place, vous auriez fait comme moi, Monsieur. Donc, pour ne point vous intriguer trop longtemps, voici l'histoire de ce livre, et vous verrez qu'en de telles circonstances, on ne craint pas de faire un sacrifice.

Il y a quinze jours, à peu près, je rentrais au village, le soir, venant de faire ma journée dans les environs. Quand j'arrive à la métairie de Bonétis, je me vois en face de quelqu'un dont l'air imposant, l'aspect, le costume et l'apparition soudaine me font tressaillir et me glacent d'effroi. Je courbe la tête et passe outre : le personnage disparaît..... Quel était son costume ?..... Celui d'un militaire. Il avait de riches cordons, une épée au côté, une plume blanche à son chapeau. Et là, Jean donne un léger aperçu de ce qu'il n'eut pas le temps de détailler d'abord. Puis il reprend la parole en ces termes : Deux jours après, je revenais par le même chemin, lorsque la même apparition se manifeste et je me sens encore vaincu par la frayeur. Je m'éloigne, troublé, c'est vrai, mais j'ai honte de me voir si poltron et me promets énergiquement de tout braver, si pareil fait se reproduit. Voilà donc notre homme bien décidé, comme on le dit vulgairement, à prendre le bellier par les cornes : « Oui, Monsieur, je me jure d'affronter ce guerrier qui me semblait si redoutable, de m'approcher de lui, de rompre le silence et de ne pas trembler si je le revoyais.....

Pour la troisième fois l'homme au panache m'apparaît... Je fais appel à mon courage, à mon sang-froid, à ma force de volonté, et m'avance vers lui... « Qui donc êtes-vous ? lui dis-je ; que voulez-vous et que venez-vous faire ici ? » Je vis alors très distinctement toute sa personne.

Il avait grand air, mais ce costume ne ressemblait pas à celui de nos généraux, car il était d'une autre époque ; et à tous les détails que Jean donna à M. C., ce dernier reconnut l'habit militaire du dix-septième siècle, celui qu'on portait sous Louis XIII. Jean continue ainsi son histoire. « Je suis, me dit l'homme au panache, le général de Gondî. J'étais général des galères sous Louis XIII, et je viens te prier d'habiller un pauvre en mon nom. Promets que tu le feras et prends ces images en souvenir de moi, car tu ne me verras plus. Il me donna ces deux images ; (un *Ecce homo* et une *Descente de Croix*) puis il ajouta : « Veux-tu mon portrait ?... Tu le trouveras dans la vie de Saint Vincent-de-Paul (écrite par un des rédacteurs de l'Univers). Je l'ai beaucoup connu Vincent-de-Paul. Si tu veux te procurer ce livre, tu n'as

qu'à écrire à Paris, à tel éditeur, telle rue, tel numéro, et tu trouveras là mon portrait et celui de la générale. (1) — J'ai suivi ces indications, Monsieur, et voici le livre. Telle est donc l'aventure étrange qui le place aujourd'hui dans vos mains. — J'ai promis au général d'accomplir son vœu et je l'ai fait.

M. C. avait perdu de vue ce Gondi dont la vie eut peu d'éclat. Son souvenir se reportait plutôt vers le cardinal qui avait joué un rôle important dans les guerres de la Fronde. Or, ce fut Jean qui vint lui remettre en mémoire le général des galères dont jamais, assurément, il n'avait entendu parler avant que Gondi, lui-même, vint décliner son nom près des champs de Bonnetis. M. C. s'empressa de vérifier ces détails en allant fouiller dans le dictionnaire biographique; mais le livre qu'ils avaient sous les yeux suffisait et au-delà pour confirmer les dires de Jean. Celui-ci ne devait donc plus voir le général..... sous la même forme évidemment, et le chapeau à plume allait être bientôt remplacé par le disgracieux chapeau de nos jours.

La loi psychique régissant les phénomènes qui venaient de se produire par l'apparition du général et l'apport des images, allait une seconde fois démontrer la puissance de mutabilité et de condensation des fluides périspritaux, sous l'impulsion de l'Esprit.

Cependant tout avait repris dans la vie de Jean sa marche ordinaire et rien ne faisait pressentir un nouvel incident, lorsqu'une affaire l'appelle à Castelnaudary. Le lendemain, à son retour, il revient trouver M. C. pour lui exposer les péripéties du second acte... « Hier, dit-il, j'étais à Castelnaudary. En longeant le canal, je vois venir à moi un monsieur très bien mis, à la mode du jour. En m'abordant il me demande qui je suis et comment je m'appelle? Surpris de ces questions, j'hésite à répondre et l'interrogateur reprend aussitôt. — Mais n'est-ce pas vous qui dernièrement avez habillé un pauvre? Oui, c'est vous, n'est-ce pas? — Oui, Monsieur, c'est moi, lui ai-je dit. — Vous avez fait là une bonne œuvre, c'est très bien et je veux vous récompenser. — Merci, monsieur, ce n'est pas nécessaire. Si fait mon ami, cela vaut une récompense. Que vous donnerai-je? Un cheval! Je veux vous donner un cheval. — Merci c'est inutile, je ne monte pas à cheval. — Eh bien! un fusil, un beau fusil! — Monsieur je ne chasse pas. — Quoi donc alors? Une montre? Avez-vous une montre? Je n'en ai pas, mais si j'en accepte une il me suffit de l'avoir en argent. Pourvu qu'elle marque bien l'heure, il n'est pas utile qu'elle soit en or. — L'inconnu sort alors de sa poche un porte-monnaie bourré de louis, me le présente en me disant de

(1) Inutile de dire que tous ces renseignements ont été conformes à la vérité, puisque le livre en fait foi.

prendre de quoi acheter la montre. Puis il ajoute : qu'est-ce qui peut encore vous faire plaisir ? Dites, ne craignez pas. — A parler franchement, Monsieur, je vous dirai que j'aime bien la lecture, et mon humble position ne me permet pas d'acheter des livres, mais des livres me feraient plaisir. — A cela ne tienne, reprit-il, vous en aurez, mon ami, je vous le promets ; et là-dessus nous nous sommes quittés... Je vis l'étranger se diriger vers la gare ; moi je repris ma route et me voilà, Monsieur, bien étonné de tout ce qui m'arrive. — Quelques jours plus tard, Jean était possesseur de plusieurs beaux volumes, de ces livres qu'on vend recouverts de jolies couvertures en étoffe pour les préserver de toute avarie.

Voilà, Messieurs, ce me semble, de belles manifestations et de sérieux apports, ne vous semble-t-il pas ?

Ces histoires se sont répandues dans le village, et les villageois sont tous convaincus qu'un être mystérieux protège le Rabouziguet. Celui-ci aimant beaucoup la pêche, se donne souvent ce plaisir et toujours il est sûr de prendre du poisson. Aussi son père disait-il à Mme C., considérée en ce lieu comme la châtelaine : Quand vous aurez des convives, si vous voulez du poisson, pour ne point perdre de temps, mettez d'abord votre poêle sur le feu, et faites-moi demander le poisson, dans cinq minutes vous en aurez la pleine poêle, n'en doutez pas. Mon fils n'a qu'à jeter la ligne et il a tout celui qu'il veut : ce qui fait dire aux gens de Villespy que *le monsieur* lui a donné la ligne, cette ligne miraculeuse qui attire et multiplie les poissons autour d'elle. Mais nous, spirites, nous dirons que les esprits protecteurs de ce garçon groupent et poussent vers lui les petits habitants de la rivière, à l'aide des forces fluidiques dont disposent à leur gré nos amis d'outre tombe.

Ainsi s'explique la fameuse pêche qui eut lieu sur les bords de la mer de Tibériade (la pêche miraculeuse). Jésus, à l'état d'Esprit (car c'était après sa mort) avait dirigé par ses forces spirituelles, les poissons au côté droit de la barque où il dit à ses disciples de jeter leurs filets. Il savait que, plus tard, ces faits s'expliqueraient à l'aide seulement de la science spirite qui, n'admettant pas de miracle, s'applique à expliquer, d'une manière intelligible et rationnelle, les lois de la nature, invariables, mais sans limites.

Quant à Gondi, quant au voyageur inconnu, qui vint sur les bords du canal se montrer si généreux, ni l'un ni l'autre, qui selon moi ne font qu'une seule et même personne, n'ont reparu aux regards humains. J'ai appris par voie de médiumnité que le général venait de revêtir un corps terrestre, pour se dépouiller des préjugés de caste qui, malgré sa bonté, le dominaient encore et s'opposaient à son progrès (1), vieilles idées de son temps que

(1) Le général pressentait sa nouvelle incarnation : il la sentait venir, pour ainsi dire, et c'est ce qui lui fit dire à Jean : Tu ne me verras plus.

deux siècles n'avaient pu détruire. Eh! ne les voyons-nous pas, toujours vivaces et farouches, parmi des gens qui n'ont plus, pour couvrir leurs idées rétrogrades, la distinction suprême d'autrefois, l'élégance de manières, la finesse et la grâce du gentilhomme.

Puissé-je, Messieurs et chers frères, tout en voulant prendre ma part de travail dans le cercle étroit où je peux me mouvoir, puisse-je ne point vous avoir causé trop d'ennui par ces récits que j'aurais voulu pouvoir abréger sans les tronquer.

Quoi qu'il en soit, je le répète, je suis avec vous de cœur et d'âme.

Veuillez bien agréer, je vous prie, Messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Louise-Jeanne Eulalie CATALA.

P. S. Monsieur C., le confident de Jean, médium du général de Gondi, n'était autre que mon beau-frère. Je pourrais au besoin fournir d'autres renseignements ou certains détails qui n'ont sans doute pas été recueillis avec soin. Je crois pourtant que les spirites qui demandent la brutalité des faits peuvent trouver dans cette apparition de Gondi un certain sujet de satisfaction en attendant des phénomènes de ce genre plus souvent répétés.

LE CONGRÈS DES SPIRITES

(République du 4 octobre 1889.)

Il ne faut pas trop en rire ; j'ai moi-même assisté à des expériences fort curieuses qui, je l'avoue, ont fait sur moi une profonde impression.

Je ne viens pas défendre une doctrine, mais il est bon de s'y arrêter un peu, ne fût-ce que pour édifier nos lecteurs sur cette science occulte qui, si elle a le tort d'être abstraite, et par suite, de nuire à son expansion morale, — car au fond il y a toute une morale à déduire de ses effets, — n'en a pas moins produit de nombreux adeptes, puisque rien qu'à Paris seulement, le nombre des spirites croyants s'élève à près de quarante mille.

L'histoire des tables tournantes est celle qu'on répète le plus souvent et elle donne lieu en général à des incidents comiques quand l'esprit parisien se mêle d'en faire un sujet de joyeuse farce.

LES TABLES TOURNANTES ET PARLANTES

Mais qu'est-ce qu'il y a de vrai au fond de tout cela ? Et peut-on affirmer qu'il n'existe pas de rapports directs entre l'humanité régnante et celle dont nous ignorons l'existence ? Rien ne peut nous faire prévoir ce que nous

réserve l'inconnu, et j'entends par inconnu la vie immatérielle résultant du *moi* indestructible.

Si étrange que cette théorie-là paraisse, elle n'est en somme que la reconnaissance explicite du dogme de l'immortalité de l'âme, et à ce titre elle mérite sinon le respect, du moins l'attention du monde scientifique.

Rappelons le mot de William Thompson : « la science est tenue de par l'éternelle loi de l'homme de regarder en face tout problème si fantasque qu'il soit, qui se présente franchement à elle. »

En tous cas il est certain que cette loi du *moi* transmissible et immortel rencontre beaucoup de croyants, même parmi les philosophes spiritualistes les plus éminents de notre époque.

Mais revenons aux tables tournantes.

J'ai assisté à des expériences de table avec la conviction intime que j'étais en présence d'un effet purement physique et que les faits s'expliquaient d'eux-mêmes par une sorte d'attraction suggestive d'ordre magnétique, selon la formule du docteur Charcot. Eh bien ! j'avoue que j'ai été quelque peu étonné tout d'abord du spectacle que j'avais sous les yeux, puis une sorte de conviction s'infiltrant peu à peu en moi, je finis par m'écrier comme jadis Galilée : *E pur si muove!* et pourtant elle tourne !

Oui, elle tourne, elle se meut, elle parle. N'en déplaise aux sceptiques qui se font un dogme, eux, de ne croire à rien. Et cela, je le répète avec la conviction raisonnée des choses exactes, car les expériences auxquelles j'ai assisté, que j'ai faites moi-même sans le secours d'aucun *médium*, ne me laissent aucun doute à cet égard.

LE CONGRÈS

La société des spirites avait organisé à l'occasion de l'Exposition universelle, un grand Congrès pour y traiter des questions d'ordre scientifique et d'intérêt général.

Un grand nombre de croyants, professant la doctrine de Mesmer, avaient répondu à l'appel de la Société.

On a posé à l'assemblée deux questions importantes :

- 1° Le *moi* conscient persiste-t-il toujours après la mort ?
- 2° Peut-on affirmer la possibilité des rapports entre vivants et morts ?

Le Congrès, après une discussion laborieuse, s'est montré favorable aux deux questions.

Il a même fait la lumière sur des points jusqu'ici assez obscurs.

C'est ainsi que le capitaine Volpi, officier italien, a établi que la meilleure photographie était la photographie spirite. Il a sans hésitation porté un défi aux photographes non spirites. Aucun n'a relevé le gant.

Enfin la section d'occultisme a proclamé la théorie suivante : « L'homme présente une véritable hiérarchie cellulaire couronnée par la cellule nerveuse. — La terre présente une série hiérarchique d'êtres couronnés par l'humanité, qui est le cerveau de la terre, et chaque âme est une idée de la terre. »

Cette déclaration a été accueillie avec une bonne foi absolue par l'auditoire.

Eh bien ! beaucoup riront, moi, j'en ne me sens pas la force de blâmer ceux qui tentent par des efforts, quels qu'ils soient, à donner à notre pauvre humanité certains réconforts dont elle a tant besoin.

La science a pu condamner Mesmer, mais il est un fait avéré c'est qu'aujourd'hui elle semble plus disposée à renoncer *à priori* à l'incompréhensible.

Un savant ne disait-il pas :

« Ne riez pas ! Je suis trop vieux pour m'occuper de spiritisme, mais ce sera peut-être la gloire du vingtième siècle d'en avoir percé le mystère. »

Qui sait ce que l'avenir réserve à cette croyance de l'occultisme — il y a bien des points mystérieux qui sont peut-être à la veille d'être percés — toujours est-il que le spiritisme, après être resté longtemps dans une ombre discrète, manifeste à nouveau son existence par des faits qui méritent l'attention du monde scientifique.

Quant à ceux qui professent une croyance absolue dans les rapports qui peuvent exister entre les êtres vivants et ceux morts, c'est à-dire entre le moi conscient, persistant après la chute du corps et le moi humain, peut-être ces illuminés ou ces fous, ainsi qu'on les appelle, sont-ils plus près de la vérité que nous le croyons en général ; — c'est là le secret de l'avenir !

CH. DU HEMME.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CHRISTIANISME (Suite)

(Voir la *Revue spirite* du 15 octobre 1889).

Après avoir ainsi accablé le protestantisme, il raconte qu'en Allemagne « la réforme fut l'ouvrage de l'intérêt. Les princes ambitionnaient les biens de l'Eglise qui occupaient le tiers du territoire ; le haut clergé cherchait à se débarrasser de la domination de la papauté et des fortes rétributions qu'il lui payait ; le clergé inférieur désirait plus d'indépendance ; les villes impé-

riales étaient lasses des discussions d'intérêt qu'elles avaient avec leurs évêques omnipotents ; enfin, l'esprit religieux ayant faibli, une foule de prêtres et de moines, fatigués du célibat et du cloître, embrassèrent la réforme. » M. Nicolas avoue que la discipline de l'Eglise s'était très relâchée « ce qui provenait des désordres des trois papes susnommés ». Mais il admire qu'au milieu de tous ces désordres la doctrine de l'Eglise n'ait jamais été entachée d'erreur, ce qui prouve son infaillibilité.

« Amy..., nous avons dit ce que nous pensions de ce maintien intéressé de la doctrine de l'Eglise, et que ce léger avantage était bien peu de chose en comparaison de l'énorme échec que l'Eglise a éprouvé en perdant la moitié des Etats d'Europe, ce qui a été déterminé par l'inconduite et l'imprévoyance de la cour de Rome ».

M. Nicolas signale les grands maux que produisit la réforme dans ses débuts. « Amy,..., on peut les comparer à ceux qu'amena la révolution française ; lorsque les peuples ont été longtemps comprimés, leur réveil est terrible. » Il dit que le protestantisme, amené par les hautes classes, est resté leur religion et que le catholicisme est la religion des pauvres. « Cette assertion pour être vraie doit être entièrement retournée : les populations catholiques inclinent généralement vers la pauvreté, tandis que les nations protestantes marchent en progressant ; maintenant le protestantisme égalitaire dans son culte et dans son organisation presbytérienne s'accorde mieux avec les classes inférieures, tandis que l'Eglise romaine, aristocrate par son autorité, sa hiérarchie, son exclusivisme et son culte luxueux, s'accorde mieux avec les classes privilégiées, qu'elle sait parfaitement flatter, surtout depuis qu'elle n'a plus ses anciennes richesses, et que livrée à ses seules ressources, elle vit principalement de son casuel. L'Eglise pratique l'aumône à l'égard des indigents, lorsqu'elle le peut ; mais quand elle a été toute-puissante, elle n'a jamais cherché à instruire et à relever les classes inférieures. Et si de nos jours elle organise des écoles primaires, c'est moins pour éclairer les classes inférieures, que pour lutter contre l'enseignement laïque et maintenir sa propre influence. »

M. Nicolas prétend que le protestantisme est mort ou mourant, qu'il a fait son temps ; car la logique et les faits militent contre lui ; ce qui le soutient encore, c'est sa haine contre l'Eglise romaine ; mais divisé en mille sectes, il ira se perdre dans le philosophisme et le naturalisme.

Les protestants, dit-il, qui ont du christianisme dans le cœur, comprendront que leur religion tombe en ruine, et qu'il faut rentrer dans l'immortelle Eglise de J.-C. qui, depuis dix-huit siècles, brave les assauts de l'impiété et de l'hérésie, et qui seule, par son autorité divine, peut maintenir les peuples dans la vraie voie religieuse, et les préserver du désordre

et des révolutions. Déjà des symptômes favorables à ce retour au catholicisme se montrent de divers côtés, et tout indique que bientôt ce mouvement se manifesterait plus énergiquement.

« Amy..., depuis quarante ans environ, les faits donnent un démenti de plus en plus formel à ces appréciations ; s'il y a des agonisants en religion, ils sont bien plus parmi les catholiques que chez les protestants. Les divisions de ceux-ci, en nombreuses sectes, ne paraissent pas leur être nuisibles ; au contraire, c'est une satisfaction donnée aux différentes aspirations religieuses qui se classent librement suivant leurs croyances. Ces divisions, qu'on peut définir comme des concurrences utiles pour faire le bien, n'ont aucun inconvénient dans le protestantisme, où la morale et les sentiments personnels jouent un rôle beaucoup plus grand que le culte, la discipline et les croyances. Tandis que dans le catholicisme tous les fidèles sont rigoureusement astreints à accepter une seule et même doctrine, complexe et invraisemblable, qui leur est imposée sans le moindre égard à leurs dispositions religieuses. Il en résulte que beaucoup de catholiques regimbent contre leur religion, comme ils le feraient contre un gouvernement qui se plairait à les tyranniser. Cet effet se manifeste de plus en plus parce que, tant au spirituel qu'au temporel, les peuples civilisés aspirent de plus en plus à l'indépendance et à la liberté qui sympathisent mal avec le catholicisme. En conséquence, il ne faut pas s'attendre à ce que la généralité des peuples modernes abandonnent les idées libérales pour devenir zélés catholiques. Les peuples en s'éclairant verront de plus en plus que la contrainte catholique les prédispose aux révolutions, tandis que l'indépendance protestante les dispose à savoir user de la liberté et de ses avantages. Si maintenant quelques conversions au catholicisme se sont faites, principalement en Angleterre, cela provient de ce que le catholicisme est l'œuvre de l'Eglise très affirmative dans ses dogmes et son culte façonnés à sa guise ; il en résulte qu'il satisfait mieux les chrétiens timorés ou très zélés que le protestantisme basé sur la lettre souvent vague des évangiles. On se demandera comment M. Nicolas et la plupart des théologiens s'abusent autant dans leurs appréciations : cela tient, à ce que aveuglés par la foi, ils s'imaginent toujours que les rites et les sacrements, par les grâces qui en découlent, ont un effet très efficace sur le corps et l'âme des fidèles, tandis qu'ils n'agissent que sur leur imagination ; la preuve en est que les protestants qui n'ont conservé que deux sacrements, et encore nullement obligatoires, sont pour l'ordre, la morale, la stabilité et l'attachement à leur religion, généralement supérieurs à la majorité des catholiques. De nos jours, la tension oppressive et constante du catholicisme ne convient guère aux peuples éclairés généralement peu disposés à croire une doctrine qui choque pour ainsi dire

à plaisir la raison des instincts humains. Nous l'avons dit, le catholicisme ne convient qu'aux institutions religieuses soumises à une rigoureuse discipline, et nullement aux peuples libres qui l'abandonnent à mesure qu'ils progressent en civilisation.

« Le protestantisme, malgré le manque de précision de sa doctrine, et sa division en diverses sectes, se maintiendra mieux parmi les peuples éclairés qui se basent principalement sur la morale, que le catholicisme qui ne peut donner aucune preuve de sa singulière doctrine. »

CONCLUSION

Ainsi nous voyons que les principaux dogmes du catholicisme sont réfutables par la saine logique ; mais la victoire sera plus complète si celle-ci utilise plusieurs puissants auxiliaires disposés à la seconder : d'abord l'histoire qui nous apprend que jusqu'au ^{vi}^e siècle, le catholicisme par sa rapide extension semblait devoir être la religion définitive de l'humanité entière ; mais l'échec grave que lui a fait éprouver l'islamisme et tous ceux qu'il a éprouvés depuis indiquent qu'il n'a pas l'appui de Dieu.

L'astronomie, en agrandissant indéfiniment l'univers, nous fait voir qu'il est absurde d'admettre que la deuxième personne divine ait annihilé son infinité dans un corps humain, pour sauver l'humanité terrestre si peu importante dans l'universalité des mondes. Depuis le milieu du ^{xix}^e siècle, de nouveaux auxiliaires, se prêtant un mutuel appui, militent contre l'Eglise : 1° les tendances manifestes des nations catholiques vers la liberté ; 2° l'affaiblissement de leur foi dans leur propre religion ; 3° l'orientalisme qui nous dévoile un passé antérieur à Moïse et infirme notablement la Bible ; 4° le spiritisme qui nous révèle la vie d'outre-tombe et nous enseigne nos devoirs, et jusqu'à présent les diverses religions, préoccupées de leur culte et de leurs intérêts, nous ont mal renseignés sur nos vrais devoirs. Le spiritisme et les sciences morales nous enseignent que la solidarité et l'association doivent constituer la religion de l'avenir, laquelle reliera les hommes par la fraternité et l'intérêt, en fera un tout bien uni, comparable à une troupe de soldats dévoués et bien disciplinés, beaucoup plus aptes à faire de grandes choses qu'une horde indisciplinée. Quelques symptômes favorables à cette idée semblent se manifester ; les peuples paraissent se dégoûter de la guerre qui a été l'état presque permanent de tant de nations, ils commencent à entrevoir les bienfaits de la solidarité et de l'association, que les diverses religions n'ont point enseignés. Notre siècle s'est fait remarquer par des inventions telles que la vapeur, l'électricité, les chemins de fer, etc., dont le but est de faciliter les rapports entre les diverses contrées du globe et de relier les hommes. Tout porte à croire que le magnétisme et le spiritisme sont des puissances psychiques destinées à

produire dans l'avenir des effets instructifs et moraux aussi remarquables que les effets matériels et merveilleux des inventions précitées, qu'on ne soupçonnait pas il y a soixante-dix ans. Ainsi le *xx^e* siècle nous ménage probablement de parcellles surprises en psychologie, lesquelles peuvent modifier l'humanité, et nous faire parfaitement connaître nos devoirs religieux et sociaux.

En conséquence, étudions sans impatience, mais avec persévérance et accord, ces intéressants phénomènes appelés, comme les inventions modernes, à jouer un rôle très important dans un avenir plus ou moins prochain. (Fin).

AMY.

FORCE PSYCHIQUE

Monsieur Leymarie : D'après le conseil de M. Dellia, l'excellent traducteur des *Recherches sur les Phénomènes du spiritualisme* de William Crookes sous l'anagramme de Alidel, j'ai procédé à un soulèvement de table. Autour de mon guéridon, théâtre habituel de mes expériences, étaient assis Mme Marie Chereau, M. M. Boulay, employé du télégraphe, Jean Masson et Porcheron, vigneron. Sur mon invitation, ils ont posé leurs mains à plat sur le plateau, les petits doigts en contact de manière à former la chaîne et à établir un courant magnétique. Petit à petit la table s'est agitée, elle a balancé, elle ressemblait en quelque sorte à une petite barque ballottée sur la face liquide d'une rivière légèrement houleuse ; à mesure que les minutes s'écoulaient, le balancement s'accroissait et le guéridon ne se tenait plus que sur un seul pied. Il n'était pas encore détaché du sol. Les mains des médiums étaient fatiguées, et malgré leur volonté ferme et persistante de voir la force émanée de leur corps produire le phénomène de soulèvement au-dessus du parquet, les choses semblaient s'entêter à ne rien accomplir de décisif. Dix longues minutes s'étaient écoulées et désespérant de pouvoir obtenir un résultat cette première fois, je me proposais de mettre fin à l'épreuve.

Tout à coup, soit caprice, soit esprit de contradiction, comme s'il eût pénétré ma pensée et eût voulu m'infliger un démenti, le guéridon se souleva légèrement, aucun de ses trois pieds ne touchait à terre. L'effet dura à peine quelques secondes et les trois pieds retombèrent sur le sol qui les attirait.

On recommença l'expérience et le phénomène se produisit au bout de quatre minutes au lieu de douze, et cette fois, d'une façon très marquée. Le doute n'était plus possible, les mains adhéraient au plateau et semblaient l'entraîner avec elles. Mais cette adhérence n'était qu'apparente, c'était tout simplement le fluide magnétique, ou la force psychique qui, se dégageant

du corps des opérateurs, exerçait une attraction sur la surface du plateau du guéridon, de la même manière qu'un aimant attire le morceau de fer qui vient se coller à lui. Cette force psychique, grâce à son influence attractive, contrebalançait la force attractive de la terre. On procéda à une troisième épreuve qui fut couronnée d'un succès bien plus grand encore. La table était soulevée d'un demi-pied environ, peut-être un peu plus, la force invisible, produite par les sensitifs, obtenait un effet d'attraction véritable qui, pendant un court espace de temps, luttait avec avantage contre la force attractive du sol.

Après ces trois expériences dont deux au moins sont concluantes, nous avons, pour la quarantième fois, produit le mouvement à distance et sans contact, du même guéridon. Il y a dans ces faits, quelque chose de très sérieux à étudier. Quelle est cette force mystérieuse qui produit tous ces phénomènes et qui se manifeste seulement dans certaines organisations appartenant à un petit nombre de personnes que la nature semble avoir prédestinées au rôle grandiose de thaumaturges? Les anciens connaissaient cette force, et moins préoccupés que nous de la satisfaction des besoins matériels, ils savaient l'utiliser et s'en servir, pour leur gloire et pour mériter d'être placés par les foules ignorantes au rang des dieux. Sans ambitionner cette gloire qui sent quelque peu le charlatanisme, les modernes ne pourraient-ils pas l'étudier au profit des lumières et de la philosophie, de la philosophie véritable s'entend, de celle qui étudie la nature et s'efforce d'en scruter les mystères, et non cette philosophie qui ne consiste qu'en une vaine logomachie dont ceux qui l'enseignent ne comprennent pas le sens. Qu'est-ce que Dieu? qu'est-ce que l'univers? qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce qu'une âme, une intelligence, un esprit? Il me semble à moi que l'étude de cette force secrète mettrait sur la voie beaucoup plus que la logomachie des écoles.

Je varie autant qu'il m'est possible mes expériences sur la force psychique ou fluide magnétique fournie par mes sensitifs et j'en obtiens des effets curieux. J'ai réussi malgré sa masse relative (il pèse 30 grammes) à faire mouvoir et à déplacer à distance et sans contact un porte-mine en bronze d'aluminium. Il contient d'abord un porte-mine, puis un porte-plume et un canif. Il est bien plus lourd que le porte-plume en palissandre à garniture de laiton et bien moins en rapport avec la faible force de mes sujets. Je fais asseoir autour du guéridon quatre sensitifs, je pose le porte-mine sur le plateau, et après une attention de cinq à six minutes bien comptées, le porte-mine se déplace, tantôt de un, tantôt de deux centimètres et quelque fois même de trois centimètres. Comme les autres objets inanimés, il obéit souvent à la parole.

Ce qu'il y a en lui de très curieux, c'est que en dépit de sa masse et de son poids relatifs, lui aussi, tournant sur lui-même, il décrit un cercle parfait, justifiant ainsi ce vieil axiome de l'antique philosophie ; *deus circulis omnia regit*, Dieu gouverne le monde circulairement, ce qui est vrai surtout quand on observe les orbes décrits par les astres dans leurs révolutions. Ce n'est pas une fois par hasard que le porte-mine fait un tour sur lui-même en décrivant un cercle, mais quatre fois sur cinq, avec trois sensitifs ou même deux seulement il a répété le même phénomène. Quand le porte-mine est moins bien disposé, ou plutôt quand la force émise par les sujets sous l'influence d'une cause quelconque a moins d'énergie, il décrit un demi-cercle ou même un quart de cercle. Le porte-plume dont je me sers habituellement décrit lui aussi des cercles entiers aussi bien que des demis et des quarts de cercles, mais le phénomène est moins étonnant parce que l'objet est bien plus léger.

il arrive parfois que le porte-mine refuse, toujours sous l'influence d'une cause inconnue, de se déplacer; tout au plus s'agite-t-il sur place. Comment l'obliger de se mouvoir sans contact, alors qu'il persiste pendant dix minutes et même un quart d'heure à rester complètement immobile? Voici le moyen que j'ai imaginé. Je place de chaque côté du porte-mine, à une distance raisonnable et sur une ligne parallèle, un porte-plume en palissandre et à garniture de laiton. Le porte-mine joue tout à coup le rôle d'un centre d'attraction, les deux porte-plumes attirés par lui se précipitent chacun de leur côté à sa rencontre et viennent se coller contre lui. On les écarte et on les remet chacun à leur place primitive. Même jeu qui se répète trois, quatre, cinq fois de suite à de courts intervalles.

Mais il arrive un moment où les porte-plumes cessent de bouger et où le porte-mine tourne sur lui-même en décrivant son cercle habituel. Il se déplace ensuite de plusieurs centimètres, tandis que les porte-plumes se promènent, soit en même temps, soit à tour de rôle sur le guéridon. Il m'arrive bien des fois aussi que je n'ai pas recours à l'expédient des porte-plumes, et que fatigué, irrité de la persistance du porte-mine au repos, je l'interpelle et le gourmande vivement et lui ordonne du ton le plus impératif de se mouvoir. Il obéit, il se meut et se déplace, car il ne faut pas l'oublier, les objets inanimés obéissent à la parole, c'est un fait désormais acquis, un fait indéniable.

HORACE PELLETIER, conseiller d'arrondissement.

LA PAIX

Les siècles ont passé, laissant sur leur chemin
 Les empires fondés — et fauchés — par les armes.
 Hier grondait la guerre, et peut-être demain
 Le clairon sonnera les farouches alarmes.

Sur les débris épars de l'holocauste humain
 Une femme apparaît, et je ne sais quels charmes
 S'échappent du rameau qu'elle tient à la main.
 Saluez ! C'est la Paix ! Mes sœurs, séchez vos larmes !

Assez de sang versé pour l'orgueil des Césars !
 Mourons pour la Science et ses nobles hasards.
 Arrière les lauriers d'une gloire flétrie !

Nous n'avons d'autre loi que la Fraternité.
 Embrassons-nous, enfants de la même Patrie !
 Car c'est toi notre mère, ô sainte Humanité !

CAMILLE FABRE.

Septembre 1889.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons le décès d'une très honorable et digne spirite, Mme Emmanuel Jacquet, de Roux, Belgique ; nous reparlerons de cette sœur dévouée et regrettée.

A Reims (Marne), est décédée Mlle SIDONIE BERTRAND, âgée de 24 ans, spirite convaincue ; l'Union spirite de Reims a rendu les honneurs derniers à cette sœur en croyance ; l'assistance était nombreuse et sympathique. Comme d'habitude, nos frères ont prononcé de bonnes et fraternelles paroles à l'adresse du bon esprit qui s'était désincarné. L'enterrement a été purement spirite.

Joseph-Antoine Tremeschini, ingénieur, membre de la Société Météorologique de France, membre du Panthéon de Rome, physicien et président de la Société Atmique, est décédé le 26 septembre 1889, dans sa 72^e année, aux Lilas (Seine). Malgré une pluie battante et un vent déchainé, plus de 300 personnes assistaient à son enterrement, y compris la Compagnie des pompiers dont il était membre honoraire. Sur la tombe de ce savant, homme de bien, quatre discours ont été prononcés, l'un par M. Erhard, membre de la Société Atmique, et par trois autres amis. Voici les paroles destinées à la publicité, par M. J.-B. Rauber et P.-G. Leymarie :

« Je viens vous dire l'adieu fraternel, cher Tremeschini, vous étiez pour moi l'ami rare qui éclaire parce qu'il ne flatte point.

« Quels souvenirs délicats et émus vous laissez à tous ceux que vous avez honorés de votre amitié sereine, faite d'indulgence et de raison.

« C'était une sorte de pèlerinage que nous accomplissions en venant vous trouver dans votre modeste retraite.

« On apprenait toujours quelque chose avec vous, dont l'esprit était si élevé et si riche.

« On apprenait surtout à chercher la vérité et la justice, les deux bases de votre admirable philosophie.

« Et puis, nous savions que vous touchiez au but des efforts de toute votre vie : vous pensiez avoir trouvé la solution du problème de l'immortalité, ou tout au moins une admirable démonstration de l'indestructibilité de l'âme.

« Sans doute, vous avez parcouru une carrière déjà longue ; mais jusqu'à ces derniers jours, vous avanciez si allègrement ; vous aviez conservé vos belles facultés si intactes, que les atteintes de cette maladie mortelle nous ont plongés dans la stupéfaction.

« Et puis, nous savions que vous touchiez au but des efforts de toute votre vie : vous pensiez avoir trouvé la solution du problème de l'immortalité, ou tout au moins une admirable démonstration de l'indestructibilité de l'âme.

« Pourquoi la dure mort vous a-t-elle frappé avant le terme de vos travaux ?

« Ah certes ! il nous faudrait toute la sérénité de votre belle philosophie pour rester calme devant cet évènement.

« Mais ces nobles travaux ne périront pas, cher maître et ami ; nous vous le promettons, nous tous, amis et disciples, qui les avons recueillis de vos mains et de vos lèvres mourantes.

« En servant votre mémoire, ils serviront la cause de la vérité et de la justice, car vous étiez un juste, un bon, un penseur.

« Adieu.

« Où que soit votre âme, qu'elle accueille ces témoignages d'amitié et de solidarité. »

J.-B. RAUBER.

« Mesdames, Messieurs : Un véritable savant, très modeste, Joseph-Antoine Tremeschini, laisse sa dépouille mortelle à votre belle commune des Lilas, tout près de Paris qu'il a tant aimé et pour lequel il a toujours travaillé.

« L'ingénieur Tremeschini, membre du Panthéon de Rome, astronome distingué, chimiste, physicien et météorologiste, était aussi un philosophe d'un rare mérite, un philosophe orientaliste de premier ordre.

« L'étude de la langue sanscrite, lui avait permis de pénétrer profondément dans les plus antiques connaissances humaines, et la mort a repris son âme au moment où il terminait un ouvrage admirable, plein d'aperçus lumineux avec lequel, il l'espérait, l'humanité retrouvera la voie de justice et de raison qu'elle a abandonnée imprudemment.

« Nous le croyons, plus tard on élèvera une statue à ce savant si ingénieux et si modeste, à ce rude travailleur auquel on a trop souvent arraché le pain quotidien à l'aide de combinaisons machiavéliques.

« Tremeschini inventait, en vue du progrès intellectuel et moral de l'humanité ; il simplifiait toutes choses pour mieux frapper les esprits : bon et brave, confiant à l'extrême comme les véritables savants, il s'associait avec des négociants pour vulgariser le résultat si délicat de ses recherches ; plusieurs de ses associés lui ont intenté des procès injustes, et comment, étant pauvre, suivre ces misérables chicanes matérielles de gens fortunés ? il les a vu devenir millionnaires en exploitant ses découvertes, et la pauvreté honorable fut son lot.

« Ces épreuves continuelles n'ont pu l'empêcher de penser à ses frères

incarnés, à la masse qui doit savoir ; il laisse une œuvre philosophique et sociale de premier ordre, qui sera imprimée certainement, et le classera parmi les bienfaiteurs de l'humanité. O vous qui m'écoutez, rappelez-vous qu'au n° 10 de la rue Meissonnier, aux Lilas, est décédé un homme supérieur, au savoir immense, loyal et droit, ami de la vérité et de l'éternelle justice. En 1848, Tremeschini donnait au célèbre Manin les moyens de résister à Venise, pendant deux ans, à l'armée et à la flotte autrichienne ; cet astronome, ingénieur et chimiste, était un grand patriote. Il se réfugia à Paris, les Autrichiens ayant mis sa tête à prix.

« De tels hommes, de telles consciences ne peuvent être oubliés ; si les savants, ses amis, ne lui font pas cortège, le mauvais temps les ayant retenus au logis, au moins votre présence est un hommage enviable, Mesdames et Messieurs, et la commune des Lilas s'honorera d'avoir possédé l'esprit éminent dont vous saluez la mémoire.

« Républicain et libre penseur, notre ami a voulu que son enterrement fût civil ; s'il reconnaissait que dans l'univers infini il n'y a que de la matière à l'infini, il distinguait, avec d'antiques savants, deux substances, l'une active et intelligente, l'autre neutre et inerte ; le *mens agitatur molem* était pour lui la plus grande des vérités. Il croyait à la perpétuité du moi conscient, et le prouvait, comme seul pouvait le faire un érudit de sa taille.

« Vous lirez l'œuvre de ce puissant esprit, de ce logicien de premier ordre, et vous la méditez, pour déclarer que cet astronome nous a légué un trésor cent fois supérieur aux trésors de la terre.

« Merci à sa veuve qui a respecté sa volonté ; merci à vous et honorez Mme Tremeschini, si vous voulez être agréable à l'esprit de son époux regretté, ce serait adoucir son affliction devant les amertumes d'une séparation prématurée. Au revoir, Giuseppe Tremeschini, maître en savoir. »

P.-G. LEYMARIE.

Dimanche 22 septembre, ont eu lieu à Seraing, près Liège, les funérailles civiles de Mme SAIVE, née *Daioze*, épouse d'un collaborateur dévoué du *Messenger*.

Précédée d'une excellente musique, la foule recueillie composée d'amis et connaissances et formant un cortège de plus de mille personnes, s'est rendue au cimetière, en parcourant les principales rues de la grande commune industrielle.

Le drapeau vert de la *Société Spiritualiste* de Seraing, avec ses belles inscriptions spirites, recouvrait la bière ainsi que de magnifiques couronnes.

Deux discours ont été prononcés. L'un à la levée du corps par M. PAULSEN, et l'autre, sur la tombe, par M. VANDERYST.

DISCOURS DE M. PAULSEN

Mesdames, Messieurs : Au nom des coreligionnaires et amis de la famille Saive, nous venons rendre le dernier hommage d'affectueuse sympathie à l'esprit d'une honorable épouse et mère qui a bien rempli tous ses devoirs terrestres, qui a accompli vaillamment sa grande tâche ici-bas.

Combien nous comprenons et partageons votre douleur, vous tous qui pleurez ce que vous avez de plus cher au monde ! Nous le savons tous, la

mort est terrible ; terrible surtout parce qu'elle sépare des êtres chéris, séparation dont on ne peut prévoir la durée. Mais aussi, combien votre douleur doit être adoucie et calmée pour faire place à des regrets qui n'ont plus rien d'amer, si vous pensez aux enseignements que vous avez sans cesse donnés celle dont vous déplorez la perte.

Une croyance, une philosophie sublime et consolante l'a soutenue dans les épreuves qui l'ont accablée et a ajouté à sa bonté d'âme et au grand courage qui l'animaient et la faisaient aimer.

Cette doctrine nouvelle, bafouée, ridiculisée par tous les esprits étroits et égoïstes qui ne peuvent comprendre les grands sentiments de charité et d'amour, s'appelle le spiritisme.

Les doctrines athées et matérialistes qui font de l'homme une machine, et de la mort une amère dérision, une source de désespoir et de douleur, répugnaient souverainement à notre sœur ; et les églises dogmatiques, avec leur Dieu effrayant et vengeur, qui prend plaisir à torturer ses propres enfants, avec tout l'attirail de leurs cultes inutiles et intéressés, ne pouvaient non plus la satisfaire. Mais elle avait compris comme nous que la solution de cette grave question : Que sommes-nous ? se trouvait dans la science elle-même. Oui, Mesdames et Messieurs, nous entendons répéter tous les jours gravement que c'est le cerveau qui pense, que l'homme n'a pas d'âme, qu'il est sans passé et sans avenir. Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que ce cerveau est un composé de milliers d'atomes parfaitement distincts et différents les uns des autres ; qui donc pense là-dedans ? Vous me répondez : un atome unique sans doute ; et la science me dit que rien ne se perd, rien ne se crée ; donc *cet atome qui pense, qui veut, qui sent, qui aime, cette personnalité humaine, ce moi, cette âme, cet esprit enfin*, lui donc aussi ne se perd pas, ne pourrait pas se perdre. Il continue à vivre dans l'au-delà de la tombe, dans cet espace infini qui nous entoure.

Et si vous me demandez alors : Que devenons-nous ? le spiritisme nous répond par des faits, par des phénomènes impossibles à nier aujourd'hui et que les savants éminents ont été forcés de déclarer réels.

Le spiritisme donne le calme dans les épreuves, le courage de marcher toujours en avant ; avec lui on ne craint plus Dieu, on l'aime ; on ne craint plus la mort, on la subit comme une nécessité providentielle.

C'est ce que pensait notre bien-aimée sœur, Mme Sarve ; c'est ce qui fait qu'elle est morte comme elle avait vécu : en philosophe spirite.

Et à vous tous qui l'aimiez, nous disons : courage, ne savez-vous pas que bientôt elle reviendra vers vous, pour vous aider dans vos travaux de tous les jours ; vous savez déjà que vous la retrouverez dans une vie nouvelle. Pensez aux morts pour vous souvenir de leurs exemples et de vos devoirs.

Avant de nous séparer, demandons à Dieu, demandons à la force harmonique et directrice de l'Univers, que dans sa justice et dans sa mansuétude, il donne à notre chère sœur la force de continuer sa marche en avant dans sa nouvelle situation ; que les bons esprits, ses parents, ses amis de l'espace, la soutiennent, l'encouragent, afin qu'elle puisse travailler à son tour, venir parmi nous et nous fortifier de ses conseils et de ses exhortations.

Chère sœur, nous te disons donc au revoir !

DISCOURS DE M. VANDERYST

Mesdames, Messieurs : Qu'il me soit permis de rappeler en quelques mots ce que fut Mme Saive, cette jeune femme fauchée dans la fleur de l'âge, cette sœur en croyance dont nous allons confier à la terre les restes mortels.

D'humeur douce, toujours égale, pleine de modestie et s'occupant assidûment des soins de son intérieur et des devoirs de sa position, telle nous l'avons connue, réalisant le type de l'épouse modèle, de la mère dévouée, digne compagne chérie de son mari et remplie d'affection pour ses proches.

Courageuse jusqu'à la fin, Mme Saive nous a offert un frappant exemple de caractère fortement viril, s'alliant parfaitement aux convictions qui nous sont chères et qui la consolèrent dans ses vives souffrances. Elle quitte la terre à peine âgée de 27 ans après une union heureuse avec notre collègue du *Messenger* qui perd en elle une douce et solide affection.

Mme Saive a vu venir la mort en face. Quand elle a compris que bientôt le dernier lien terrestre allait se briser, elle a réuni les siens à son lit de mort et avec une grande lucidité d'esprit leur a fait à tous ses adieux et dernières recommandations, insistant particulièrement sur le vœu d'être inhumée civilement.

Nous accomplissons ce pieux devoir. Devant cette fosse béante qui l'attend, venons-nous, selon l'expression consacrée, lui dire un dernier adieu ? Oh ! non, car comme l'a dit Victor Hugo :

C'est un prolongement sublime que la tombe
On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe

et nous savons, nous spirites, que le grand poète a raison, que la mort n'est pas seulement l'entrée de la véritable vie, mais qu'elle n'est qu'une séparation momentanée, que le vide qu'elle laisse au foyer n'est qu'apparent !

.....

LE MESSAGER DE LIEGE, journal bi-mensuel, mérite à tous les titres d'être soutenu par tous les groupes ; toujours sur la brèche, il lutte contre toutes les mauvaises volontés, répand la bonne nouvelle et veut que toutes nos doctrines salutaires et bienfaitantes soient connues de tous les hommes de bonne volonté.

Nous souhaitons que nos lecteurs habituels s'intéressent au *Messenger*, en s'abonnant à cette publication dont l'éloge n'est plus à faire. Belgique, 3 fr. Union postale, 5 fr. Nous avons le devoir de ne pas laisser s'éteindre les journaux qui combattent pour la cause, l'oublier serait une faute.

VIENT DE PARAÎTRE : LES CHANSONS DE ROGÈRE, roman par Elisabeth Valin, édité par Beaudelot.

Les crimes et leurs corollaires, les vices et leur cortège de turpitudes, voilà les choses que se complaisent à dépeindre nombre de romanciers qui cherchent le dramatique dans l'horrible et le hideux.

Ce sont d'autres tableaux qui sont dépeints dans les *Chansons de Rogère*. Ce roman a toute la fraîcheur d'une idylle, il fourmille de scènes ravissantes, gracieuses, c'est pres-

que la pastorale dans sa primitive simplicité, et, néanmoins c'est mouvementé comme un drame; aussi l'émotion s'en dégage-t-elle intense, faisant vibrer toutes les fibres du cœur.

C'est, en somme, l'histoire de beaucoup de jeunes filles, mais l'auteur a su en tirer un drame, qui touche jusqu'aux larmes, précisément parce que les sentiments sont vrais. Prix : 3 fr. 50.

LES DESTINÉES DE L'HOMME, *d'après les lois de la nature*, ou philosophie positive de 1889, par M. Dismier. Œuvre spiritualiste très recommandée. Prix : 2 fr. 50.

La morale subordonnée aux lois de la nature. — Principes de la vie. — Le culte de la justice. — Du doute et de l'espérance. — De la mobilité des lois physiques et de l'immuabilité des lois morales. — Dieu dans le passé, le présent et l'infini. — Liberté et progrès. — Le but de la vie et comment il faut vivre. — Comment doit triompher la Révolution.

Le CONGRÈS SPIRITE de 1889 ne paraîtra qu'en décembre prochain.

SÉANCE ANNUELLE DE LA TOUSSAINT le vendredi 1^{er} novembre à 2 heures précises.

ERRATA : Je signale les fautes que voici dans *La Religion de l'avenir* :

1^o A la page 23, lignes 19-21 : « plus ferme doit être la conviction, — et c'est la seule consolation rationnelle qu'on puisse avoir au XIX^e siècle — que cet ordre... » 2^o page 26, ligne 17 : de la vie organique, et de ce fossile (d'après M. Huxley) elle commença... » 3^o page 33, lignes 13, 14, 16 « Quetzalcoate, Manco-Capac, Zamocxis ». — 4^o page 34, ligne 2 : « et Pythagore de Platon ». — 5^o page 36, ligne 9 : « Açoka. » — 6^o page 38, lignes 15, 16 : « XII, 1-3; Yaçna ». — 7^o page 40, ligne 8 : « il faut supprimer P; mettre : Ssé-chou au lieu de Psé-chou (cette faute se trouve répétée à la ligne 11 de la même page). Sur la ligne 11 de la page 40 : « Lun-Ya ». — 8^o page 41, ligne 2 : « Faote-King ». — 9^o page 45, ligne 7 : « 'ChaKya-Chouni ». — 10^o page 45, ligne 9 : « dame de Jaspe et non de Faspé ». — 11^o page 49, ligne 16 : « il faut mettre Marsille avant Ficin ». — 12^o ligne 16 : « Dompter le matérialisme (soit dit par parenthèse) prouve.... »

ALEXANDRE DE NARTZOFF.

34 et 36, rue de Gentilly. — près les Gobelins, la mairie, le marché.

GRANDE USINE A LOUER : Grands terrains clos à vendre ou à louer. L'usine est fort belle et grande, il y a le gaz et l'eau, elle a 75 croisées, 4 portes d'accès, bel appartement. La façade des terrains est libre. Il y a jardins et maison d'habitation. Appartient à une sœur en croyances.

Le professeur H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme* rouvrira son cours pratique du magnétisme le jeudi, 7 novembre. Se faire inscrire à l'*Institut magnétique*, 23, rue Saint-Merri.

Le Gérant : H. JOLY.